

Le Quai 46

Journal de l'école supérieure d'art de Mulhouse
mai 2011

**I WENT TO ART SCHOOL,
NOT TO MUSIC SCHOOL.
I DON'T THINK LIKE A MUSICIAN.**

Christian Marclay



Seth Cluett

Rethinking Site: From the Specific to the Engaged

As an artist whose pieces are often described as site-specific, I have often had to consider the usefulness of this term for my own practice. Whether situated purposefully in a gallery or concert hall or installed in another kind of architectural space, my work takes the site into consideration at each stage of my creative process.

Yet I have developed a growing discomfort with the use of the phrase «site-specific» in relation to what I make, where I make it, and why it was made there. For years, I've used this term when thinking about my work but it has always meant something quite different for me and this personal definition seems to be in stark contrast to its usual usage.

In its current usage, the term site-specific is so ubiquitous that it is in danger of becoming unproductive. Typically the term implies that a work may be fully experienced only in the context of the site for which it was created, but it has also come to mean that the work only exists in one location and one location only. This interpretation of the site-specific resonates with ideas of uniqueness, authorship, place, and spectatorship representing some of the core concerns of over four decades of art making. The notion of Site-specificity, with its conceptual beginning in the theorizations of American land-art by Lucy Lippard in the late seventies, has moved on from its «site-sensitive» ecological origins and towards a more «site-exclusive» commodity. Can a piece only happen in a given space? Or will it only happen in this space?

The former implies that the site is imperative, the later that site has exclusive rights to the uniqueness of the piece. To say that a work is site-specific does not necessarily suggest that the piece is concerned with the space of installation, only that it is present within a particular space and not another. Like many art-critical neologisms, the aim of the term is to be inclusive, but there is a meaning at its core that is inflexible, uncompromising, and aesthetically reductive – a label to remind us that the site was not ignored.

In an effort to ensure the importance of the site and distance myself from the commodification of this practice, I have begun to use the term site-engaged to speak about my own practice. For me, the word «engaged» is productive primarily because it implies a dialog, a give-and-take; it allows the site to be engaged in conversation with the work, immediately suggesting the two-way nature inherent in the placement of a work within a space. It also allows for another pair of meanings: that as the artist I have actively engaged the site, and by extension the viewer or listener will do so as well. As an artist who works with sound, this way of thinking is imperative to the conceptual formation of the work-in-progress. Sound will always engage the space actively; it is my responsibility to consider this interaction as a dynamic, constantly changing process.

Éric La Casa

Sur le terrain de l'écoute

« Un paysage est avant tout une totalité dynamique évolutive, traversée par des flux qui sont de nature, d'intensité et de direction très variables lui attribuant de ce fait une temporalité propre. »

Jean-Marc Besse

L'œuvre à venir est déduite d'un processus d'attention à ce qui fait le réel d'un lieu, d'un espace, dans un moment précis. On pourrait parler de culture vernaculaire du milieu. Chaque m² compte dans ma lecture vernaculaire. Par opposition à une esthétique hors-sol, globalisante, internationale, mon engagement se situe dans cette dimension du local. Mon écoute se met au service du terrain, et me conduit ainsi à une territorialisation de ma forme.

Toutes les particularités physiques (géographiques, géologiques, climatiques...), mais aussi les réalités humaines (anthropologiques, sociologiques...) d'un terrain signent un espace de l'écoute – un milieu d'épreuve – à travers lequel les vibrations du proche et du lointain affluent, se croisent, inventent des relations,

puis disparaissent. Tout mon travail consiste à trouver un centre, un point d'écoute (fixe ou en mouvement) par rapport à ce tout qui arrive. Mettre en équilibre ce qu'est le sonore à cet endroit, et mon écoute du lieu, au filtre des microphones. Les microphones se saisissent de ce tout ou de presque tout ce que transmet ce territoire précis de l'écoute, c'est-à-dire toutes ces ondes en mouvement, et aussi tout ce qui est modifié/transformé de par ma propre présence/corporéité. En ce sens, la part du corps dans la question de l'enregistrement d'un territoire est plus qu'un détail dans sa compréhension/lecture. Si je ne parviens pas à cet équilibre, l'enregistrement n'est qu'une mesure technique sans prise sur les mouvements du sonore : une stricte observance. Tout ce qui se passe dans l'instant de l'enregistrement n'est pas réductible à un acte purement technique. Le paysage porte un dessein, et ce dès l'enregistrement, quand l'écoute se saisit de tous les points de la sphère ou d'un nombre conséquent et les rassemble aux dimensions stéréophoniques.

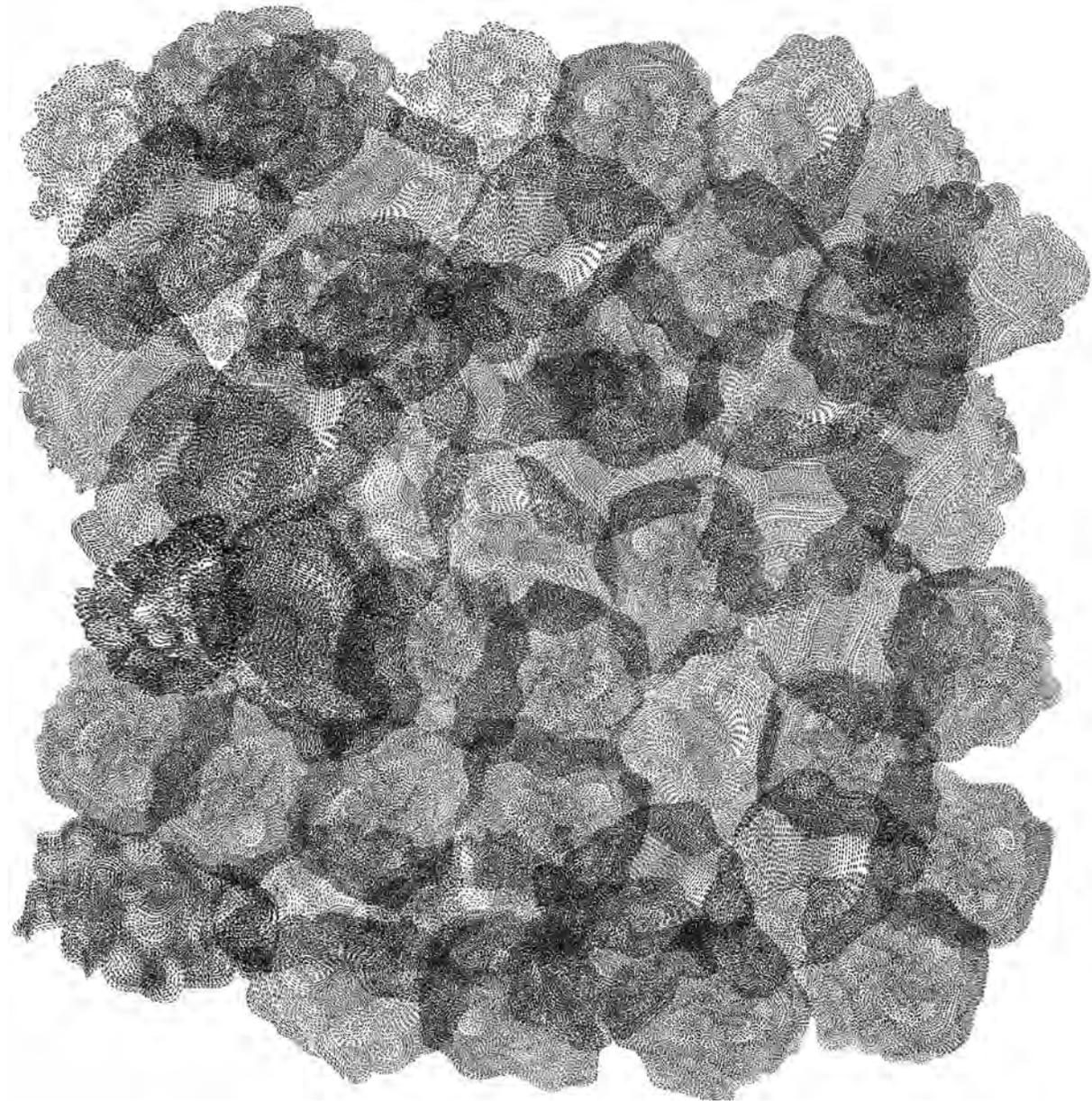
Extraits de *Carnets de notes 2010* d'Éric La Casa.

<http://ascendre.free.fr/>



¹ « Vous n'arriverez jamais à comprendre la réalité d'un certain milieu si vous n'avez pas idée de la manière dont les sujets concernés (à savoir les habitants de ce milieu) le perçoivent et le conçoivent. » (Augustin Berque, *Milieu et Identité humaine*, Éd. Donner Lieu 2010)

**ADOPT ONE SOUND OF YOUR ENVIRONMENT
TRY TO REPEAT THIS SOUND
AGAIN AND AGAIN
QUIETLY**



Charles Pennequin

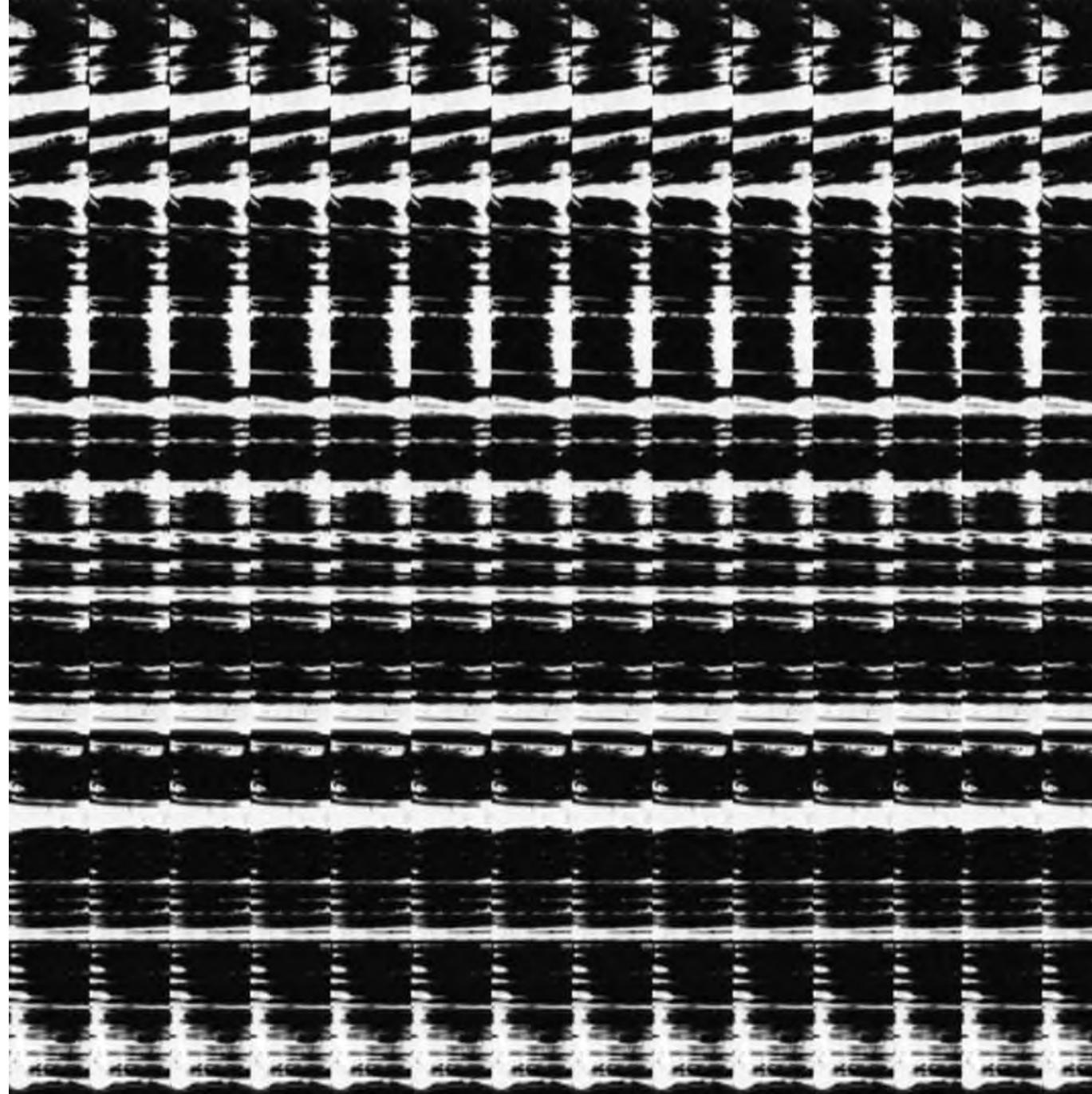
À quoi nous ont servies toutes les phrases de la vie ?
(les chiens de la casse vs. raclots)

Les chiens de la casse savent qu'ils détiennent une vérité. Ils savent au moins ça, disent les raclots. Ils savent qu'il y a du vrai à sortir. Les chiens de la casse connaissent à fond la vérité. D'un instant à l'autre ils vont la dévoiler. Ça va enfin parler, nous disent les chiens de la casse. Ils vont nous la cracher leur vérité les raclots. C'est comme ça qu'ils parlent les chiens de la casse. Car la vérité est tout au fond. Elle baigne. Les dents du fond baignent. Les chiens de la casse ont une vérité à dire. Ils la connaissent bien. Elle baigne dans les raclots, disent les chiens de la casse. Car ils ont du mal avec la vie les raclots. C'est la vie qui fait mal, disent les chiens de la casse. C'est la vie qui ne tient pas et qu'il faut répéter les phrases. Comme des avenants à la vérité. La vérité pour les raclots, c'est que les chiens de la casse tombent. Que chaque phrase prononce la chute. La chute dans le verbe à raclot. La chute dans chaque corps et que tout vient persécuter la vie. Et que la vie chancelle. Que la vie n'est que chancellement pour chiens de la casse. Pour se maintenir hors du trou et eux la main. Eux la main sortie du trou. La main sortie pour montrer la vérité. Mais la vérité est au fond du trou, disent les chiens de la casse. La vérité des raclots elle baigne tout au fond. C'est comme les dents du fond. Elles baignent dans un vieux fond de vérité. Et le vieux fond c'est l'hésitation. L'hésitation

à dire le vrai. Et le vrai c'est qu'on va mourir, disent les chiens de la casse. L'hésitation est déjà dans le bégaiement des mots, pensent les raclots. Le bégaiement est une sorte de main tendue. La main tendue hors du verbe. Hors du trou. La main tendue à l'autre pour le sortir de l'emmerdement permanent. L'emmerdement d'avoir des phrases et ce jusqu'au bout. Et à quoi nous ont servi toutes les phrases de la vie ? C'est à ça qu'ils pensent les chiens de la casse. L'emmerdement d'avoir à se sortir face à l'éternité. Les raclots sont dans l'emmerdement permanent. L'emmerdement d'avoir à parler pour dire un fond de vérité. Comme un fond de casserole. Les casseroles pendent au cul des chiens de la casse. Les casseroles de la vérité qui résonnent quand les chiens de la casse passent. La caravane des mots. Les mots raclots qui passent. La caravane des chiens de la casse qui passe. Et le verbe trépassé, pensent les raclots. La caravane des chiens qui passent au nez et à la barbe de la vérité. Et qui répètent inlassablement aux raclots. Qui répètent à qui mieux mieux et inlassablement. Qui répètent à qui veut l'entendre. À qui veut l'entendre inlassablement et à qui mieux mieux les chiens de la casse. Que eux c'est pas le problème d'avoir quelque chose à dire. Que eux les chiens de la casse n'ont rien béqueté. Les chiens de la casse ne veulent

pas béqueter de la vérité. Ils cherchent le vrai des raclots. Ils veulent du vrai avant la vérité. Le vrai et la vérité font deux, disent les chiens de la casse. Mais la vérité et le vrai c'est vain, disent les raclots. Il est vain de vouloir du vrai en vérité. Le vrai c'est que la parole n'existe plus. Elle est plus là pour les chiens de la casse. La vérité c'est que le vrai n'est plus dans la phrase, depuis que les mots ne sont plus. Ou alors que des bouts de mots. Des rognures pour raclots, pensent les chiens de la casse. Des mots qui sont plus mais qu'il faut pousser. On pousse bien des brouettes, pensent les raclots. On pousse les mots à sortir mais ils sortent plus. Ils sortent mais c'est plus le bon chemin. Alors ils re-rentrent dans les chiens de la casse. Ils ravalent les mots de la veille les raclots. Les chiens de la casse n'ont plus les mots qui veulent du dehors. Le dehors ça pue pensent les mots des raclots. Les dehors c'est pas bon pour le moral des mots. Mais les mots n'ont pas le moral en les raclots non plus. Les mots n'ont pas la frite, disent les chiens de la casse. Car les chiens de la casse veulent plus causer, disent les raclots. Ou alors causer sans causer. Balbutier des débuts de mots. Verbigérer et s'agiter. S'agiter comme des chiens de la casse. Faire des gestes avec des bribes dedans. Des bribes de verbes et de mots dedans. Et des gesticulations. Inarticulations de raclots. Gesticulation mais malgré tout rentassements. Rentassements

gesticulés pour chiens de la casse. Rentassements et ratatinements par le geste. Par les mots. Les mots de raclots restés dedans. Les mots rentrés et dehors la grande causette. La causerie jusqu'à plus soif. Car les soiffards ont soif, pensent les raclots. Jusqu'à plus savoir quoi ni qu'est-ce des mots les soiffards. Ni quoi ni qu'est-ce de s'assoiffer les soiffards. Ne plus parler mais s'assoiffer les soiffards. Ne plus causer mais faire la causette, disent les raclots. Remplir la bassine du vivant, pense les chiens de la casse. S'exorter et remplir l'air à rien dire. S'assoiffer en soiffards les raclots. Plus rien dire mais faire le geste du rentassement. Le ratatinage des gueules à raclots. Le rentassement dans la vie des chiens de la casse. La vie chienne pour chiens de la casse. Vivre et trouver quoi dire dedans. Quoi dire et quoi remplir. Et quelle est la bonne bassine. Bassiner la vie de raclot, pensent les chiens de la casse. Arrêter donc de nous bassiner les raclots. À quoi nous ont servi toutes vos belles phrases de la vie? Toutes les phrases de derrière les fagots à raclots. Les phrases avec l'emporte pièce et la machinerie des idées. À quoi nous ont servi les idées pensent les chiens de la casse. À quoi nous ont servi vos gueules peintes en face de nous. Vos faces blêmes à repeindre la crèmerie. Vos gueules repeintes à la chaux vive. À quoi nous ont donc servies toutes les pensées de raclots, pour hier et aujourd'hui?



Alma

Ne sachant pas réellement de quelle façon décrire les bénéfices directs d'un voyage, j'ai préféré essayer de donner une liste exhaustive de mes expériences au Québec, de tout ce qui m'a frappé et fait avancer par rapport à mon travail plastique, dans la précipitation des mots, comme la précipitation de toujours voir plus durant le voyage, pendant lequel il se passe toujours trop de choses en même temps, et les mots manquent pour décrire les expériences vécues. Il y a tout d'abord l'avion et le stress du départ, la peur qui se transforme en une magnifique sensation lors du décollage, une coquille de noix qui flotte dans l'air.

Montréal et le musée d'art contemporain. Étrange, un musée d'art... contemporain ! L'expérience d'un Jeff Wall en vrai, une photo banale... un homme couché dans l'herbe, on se pose devant la photo, on réfléchit 5 secondes et boum ! La photo se met à nous parler, tout semble faux, même l'endormissement étrange de l'homme gisant au milieu de la pelouse, l'illusion du décor d'une banlieue pavillonnaire, un rêve qui ressemble plus à une mort. Un James Turrell en vrai, indescriptible, il faut en faire l'expérience. Et enfin une exposition sur le bleu sans Yves Klein, quasiment impensable pour les Français que nous sommes. Le lendemain, les deux professeurs d'Alma viennent nous chercher en

minibus, c'est un 4x4 de la taille d'une camionnette ! La route à travers le Québec, des forêts à perte de vue, je fais plusieurs longs films, entremêlement entre le paysage qui devient chaotique tant il file à une allure vertigineuse, l'œil dans l'objectif de l'appareil photo, le paysage défile à 25 images/seconde, je tiens un nouveau film pour mon travail, ce sera des entrecouplements de défilements d'arbres au bord de la route, dans lesquels aucune construction de l'image ne peut se faire réellement, avec des apparitions fugaces du paysage au loin.

Arrivé à Alma, la rencontre avec les élèves du Collège d'enseignement général et professionnel (C.e.g.e.p.), très chaleureuse. Le lendemain, présentation du C.e.g.e.p. et leur matériel de travail énorme pour un établissement dans une si petite ville.

Le samedi, visite d'un centre d'art à Chicoutimi, je découvre le travail de David Spriggs au centre d'art et médias de Jonquière, une illusion de 3 dimensions, provoquée par différentes couches de plastiques superposées, rencontre avec la librairie du lieu, une des plus grandes librairies sur les arts du Québec, j'y trouve un livre qui va beaucoup m'aider dans mon travail (les enjeux plasticognitifs de la recherche sur l'origine par Cyrille Bret), car le travail de Robert Filliou est une de mes références majeures.

Le lendemain, nous allons visiter le musée amérindien, et nous découvrons les différentes habitations construites par les indiens et l'importance qu'ont les pièces centrales où toutes les générations peuvent se rencontrer, et surtout l'importance dans un pays aussi froid de créer des habitations qui malgré leur fragilité, puissent utiliser au mieux la chaleur, cela me fait réfléchir sur l'habitat utopique, d'autant que deux jours plus tôt à Montréal, nous avons eu la chance d'apercevoir le dôme de R.B. Fuller et que nombres d'habitations amérindiennes partent de la base du dôme. N'y aurait-il pas un intérêt à créer une habitation temporaire basée sur les lois de la thermodynamique (la circulation des courants d'air chauds et froids, mais aussi, car cela m'a beaucoup intéressé : l'entropie et la perte d'énergie), à voir peut-être pour plus tard... Lundi et mardi, séances d'Arduino, une carte qui permet de contrôler par l'électricité un langage de programmation informatique pour créer du son, de la vidéo ou toute autre réjouissance. Au Québec, les centres d'arts et les artistes essaient absolument d'enlever l'image des grands paysages et ils essaient absolument de donner une image en avance grâce aux nouvelles technologies.

Malgré la distanciation qui est croissante dans mon travail face aux nouvelles technologies, je crée quand même un petit système qui m'aide beaucoup pour mon diplôme, je cherchais absolument à faire entrer le hasard du monde réel dans mes installations vidéos, plutôt que d'utiliser l'aléatoire mathématique de l'ordinateur, et bien c'est chose faite ! Je crée une vidéo modulée de façon non linéaire et en continu par la lumière, le son ou tout autre paramètre, ce qui était exactement ce que je voulais faire !

Le lundi soir, nous allons marcher avec Charlotte, Thierry et deux amis québécois sur un lac gelé, je mets l'enregistreur sonore en route et je capte les discussions et les souffles courts dans notre avancée hors des sentiers battus, au fond de la forêt enneigée, la peur qui ressort quelquefois de la voix de mes collègues. Les vêtements sont tellement épais que même par -30°C on sue dedans, Thierry s'arrête devant moi, ayant trop chaud, il met ses jambes entièrement dans la neige, je prends une photo, je continue, je fais toute une série, une ou cinquante photos, peu m'importe, elles sont toutes bonnes, malgré la faible lumière et le grain excessif de mon appareil.

Le mardi matin, je me lève aux aurores et vais marcher dans les champs de neige non déblayés derrière la maison de la personne qui m'héberge, l'air est glacé, j'ai de la neige, jusqu'aux cuisses, je filme la marche à travers la neige, le souffle court, la souffrance d'avancer dans une neige aussi épaisse, l'errance à travers un environnement entièrement hostile, avec simplement devant moi, le vent qui emporte la neige au loin et le lever du soleil. Le mercredi, nous repartons, et laissons derrière nous le Canada. Dans l'avion, à travers le hublot, on aperçoit toutes les villes en lumière orange sur fond noir, je fais une série de photographies, puis nous traversons la mer et derrière mon hublot ne reste que le noir de l'océan dans la nuit, et l'aile de l'avion que je n'aperçois même plus.

Érik Avert

Échange avec le département Arts et Technologies Informatisées du Collège d'Alma, Québec du 23.02.2011 au 03.03.2011. Avec Charlotte Aveline, Erik Avert, Nikola Curavic, Thierry Heinz, Morgane Khellil, Jérôme Saenger, Adrien Silvestre accompagnés de Bertrand Gauguier et Yvan Étienne.



Calendrier

Expositions

JUSQU'AU 06/05

100 meilleures affiches 2009
École des beaux-arts, Besançon
www.erba.besancon.com

JUSQU'AU 07/05

Carte blanche à l'Artothèque
La Chaufferie, Galerie de l'É.S.A.D.,
Strasbourg
www.esad-stg.org/chaufferie

JUSQU'AU 08/05

Hôtel Sarkis,
Musée d'art moderne, Genève
www.mamco.ch

JUSQU'AU 15/05

Arman,
Musée Tinguely, Bâle
www.tinguely.ch

JUSQU'AU 15/05

Compagnie Olga Mesa,
Hors-Champ/Fuera de campo,
F.R.A.C. Sélestat
http://frac.culture-alsace.org

JUSQU'AU 15/05

Nouvelles frontières, Le paysage dans
la photographie contemporaine,
Musée Nicéphore Niépce,
Chalon-sur-Saône
www.museeniepce.com

JUSQU'AU 15/05

Edmund Kuppel:
Projektionen 1970-2010
ZKM, Centre des arts et des médias,
Karlsruhe
www.zkm.de

JUSQU'AU 22/05

L'idée de nature
La Kunsthalle, Mulhouse.
Visites guidées gratuites samedis
et dimanches à 15h.
Groupes (minimum 5 personnes)
sur réservation au 03 69 77 66 47
www.kunsthalleulhouse.fr

JUSQU'AU 22/05

Mérodie: toujours l'art des autres
C.E.A.A.C., Strasbourg
www.ceaac.org

JUSQU'AU 29/05

Jean-Pierre Sergent Mayan Diary Musée
des Beaux-Arts, Mulhouse
www.musees-mulhouse.fr

JUSQU'AU 30/05

L'estampe, un art pour tous:
Des Suites Prismic à Catherine Putman
Musée des beaux-arts, Nancy,
http://mban.nancy.fr

Événements

LES 14-15/05 ET LES 21-22/05

Ateliers ouverts 2011
www.ateliersouverts.net

Conférences

09/05/11

JACQUES DUDON,
« LA MUSIQUE ET SES SPHÈRES »
Amphithéâtre du Quai, 17h30
Co-organisée par Yvan Étienne

16/05/11

ROBERT NARDONE,
« UN PROBLÈME DE
REPRÉSENTATION. LE CINÉMA
DOCUMENTAIRE DANS SON
RAPPORT AU RÉEL »
Amphithéâtre du Quai, 17h
Co-organisée par Yves Tenret

17/05/11

STÉPHANIE JAMET-CHAVIGNY,
« LES NOUVEAUX ENJEUX DE LA
SCULPTURE »
Amphithéâtre du Quai, 17h
Co-organisée par Bertrand Lemonnier

23/05/11

ELSA MAILLOT,
« VERS UN OUTIL
D'INTERPRÉTATION GRAPHIQUE
DE LA THÉORIE DES QUATRE
MOUVEMENTS DE CHARLES
FOURIER »
Amphithéâtre du Quai, 17h30,
Co-organisée par Yvan Étienne

24/05/11

OLIVIER DELOIGNON,
« LA BEAUTÉ DE LA GOUTTE
D'EAU ; LOEWY ET LE RÊVE
AMÉRICAIN »
Amphithéâtre du Quai, 17h45
Co-organisée par Claire Allemann

Le Quai 46,

journal de l'école supérieure d'art
de Mulhouse édité par **Le Quai**,
école supérieure d'art de Mulhouse
3, quai des Pêcheurs 68200 Mulhouse
www.lequai.fr
esa@lequai.fr

Tél. 03 69 77 77 20

Fax. 03 89 59 40 43

Direction de la publication :

David Cascaro (dcascaro@lequai.fr)

Direction artistique: Fred Dupuis

Comité de rédaction: Geneviève Hauser, Dalla
Messara, Yannick Weynacht.

Dossier: Bertrand Gauguet et Yvan Étienne.

Réalisation: Thierry Heinz

Crédits: Thierry Heinz, 5^e année Design

graphique, couverture; Seth Cluett, p.4;

Pablo Hermann, 2^e année Art, p.6-7; Moussa

Moussa, 2^e année Art, p.9; Yvan Étienne, p.10-11;

Julie Enderlin, *Des compositions*, 2011, 3^e année

Art, p.12; Léa Maafa, 3^e année Art, p.15; Érik

Avert, 5^e année Art, p.16, 19; Jérémy Ledda, p.23.

Composé en Berthold Akzidenz Grotesk, The
sans, The Sérif, imprimé à 3000 exemplaires
sur Cyclus offset 140 g.

Dépôt légal mai 2011 ISSN 1953-6178

Toute reproduction ou représentation intégrale ou
partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages
ou images publiées dans la présente publication, faite
sans l'autorisation écrite de l'éditeur est illicite et
constitue une contrefaçon. (Loi du 11 mars 1957, art. 40
et art. 41 et Code pénal art. 425)

BLOW UP

- | | | | |
|-----|---------|-------------------------|--------------------|
| 01. | [05:02] | Vicious | Adrien Silvestre |
| 02. | [01:37] | P.S.A.M. | Nikola Curavic |
| 03. | [06:09] | Kitchen | Lau Yin-Yang |
| 04. | [05:19] | We accept you one of us | Fabienne Schneider |
| 05. | [03:10] | Identité globale | Édith Perrenot |
| 06. | [06:40] | Computandscape | François Bauer |
| 07. | [02:05] | Sound of silence | Rachelle Heyberger |
| 08. | [04:33] | I road station | Jérémy Ledda |
| 09. | [09:57] | Holiday in Outerspace | Jérôme Saenger |
| 10. | [26:91] | Blow up | Pièce collective |

Durée totale : 01:07.25

Initié dans le module *Jouer Le Son* de Bertrand Gauguet, le projet BLOW UP a réuni durant l'année 2009-2010 neuf étudiants du Quai autour des problématiques de l'échantillonnage et du jeu collectif en temps réel. Les 9 premières pistes sont des pièces réalisées individuellement selon les problématiques plastiques de chaque étudiant. La piste 10 est une pièce improvisée collectivement et basée sur la ré-appropriation de la bande son du film *Blow Up* (1966) de Michelangelo Antonioni.

Licence Creative Commons

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

<http://sonic.lequai.fr> - (2011)



